

Grands voyages, grands récits

Blanche Beaulieu

Numéro 40, juin–juillet–août 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19812ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, B. (1990). Grands voyages, grands récits. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (40), 68–71.

GRANDS VOYAGES, GRANDS RÉCITS

Récits d'explorations, de voyages de globe-trotters de tous genres ont toujours fait les délices des pantouflards, en plus de faire rêver les adolescents. Mais il y a les Grands récits... et les autres.

*Ah ! que le monde est grand
à la clarté des lampes !
Charles Baudelaire*

Que de voyages entrepris au cours des derniers mois à la clarté de ma lampe et que de souvenirs entassés dans mon sac à dos ! Alors que l'actualité, jour après jour, étirait l'écartèlement libanais, j'embarquais tout près avec Thorkild Hansen pour l'Arabie Heureuse. Et si, au printemps dernier, je suis demeurée sidérée par l'étendue et la cruauté des massacres en Chine, Alain Peyrefitte et Ella Maillart m'ont tous deux, mais de façon bien différente, rendu proche quoique toujours impénétrable ce pays ambigu.

Des lectures qui me furent des voyages donc, réussis à des degrés divers. Ce qui me retient dans ce genre de chronique, c'est l'aventure humaine dont elle témoigne à l'occasion, c'est surtout l'aventure qu'elle me fait vivre intérieurement. Souvent je m'y intéresserai dans la mesure où j'y puise une information de qualité ; c'est ainsi que je décrirais *L'empire immobile ou le choc des mondes* d'Alain Peyrefitte (Fayard, 1989).

C'était au siècle des Lumières

Avec Peyrefitte, on s'accroche à la mission diplomatique que l'orgueilleuse Albion du temps décide d'envoyer en lointaine Chine pour, en toute civilité, y constituer une tête de pont à des échanges commerciaux fort prometteurs. D'entrée de jeu, l'Angleterre estime sa supériorité technique, militaire et même culturelle, écrasante, et ne soupçonne pas le moindre qu'une même haute opinion de soi, la Chine et son empereur puissent la professer tout autant. C'est sur ce malentendu essentiel que s'amorce la mission britannique en septembre 1792. Elle ne peut qu'échouer, et l'échec, consommé au début de 1794, sera lamentable.

Nous voici donc, comme je disais, accrochés aux basques de l'Ambassadeur extraordinaire de sa Majesté britannique, Lord Macartney, à celles de son second, sir George Staunton, et tributaires du seul membre du groupe à comprendre le mandarin, Thomas Staunton, fils de George, douze ans. Les déboires

de la mission, deux diplomates et un enfant nous en font le récit, mis en scène par un historien, homme d'État et diplomate lui-même. L'on verra qu'il saura déjouer le discours diplomatique par le témoignage de l'enfant, qui nous en fournit la grille de lecture à l'occasion.

Les officiels interprètent d'abord la situation en termes de difficultés provisoires, puis d'incompréhensions passagères, pour en venir à l'évidence : le rejet des Chinois est volontaire et sans appel ; il ne tient ni aux circonstances ni aux intermédiaires ; il se lit jour après jour dans les missives de l'empereur lui-même. Et c'est le retour honteux et précipité, les dernières avanies. Le temps de la navigation vers Londres sera utilisé par l'Ambassadeur humilié pour gommer un peu l'outrage ; on retardera la parution des notes des Staunton. Les années qui suivront, marquées par la tentative encore plus malheureuse de la mission Amherst, verront l'enfant devenu homme tirer les leçons des tractations anglo-chinoises. L'Angleterre portera la guerre en Chine, gagnant par les armes, honteusement, ce qu'un empire en sursis lui avait refusé, ruinant une des civilisations anciennes les plus avancées de tous les temps.

Livre important que ce Peyrefitte, qui nous dévoile tout du « rendez-vous manqué » d'un pays avancé de huit millions d'aventuriers avec la « seule civilisation sous le Ciel ». Au passage des jours et des paysages, l'auteur nous raconte aussi mille choses sur la vie en Chine au moment où la France guillotinaït roi et reine, et beaucoup évidemment sur la mentalité des puissants de l'époque.

On apprend donc beaucoup de la reconstitution d'Alain Peyrefitte, mais sur un événement de bien courte durée. Qui n'a d'importance que celle que lui ont donnée les diplomates du temps, même si on le place sous le microscope de la recherche historique. Car dans le cadre restreint de cette ambassade accaparée par le sauvetage d'une mission condamnée, le discours se fige entre des préoccupations étroites, mesquines. Même lorsque à l'occasion on rejoint l'humain, on tâte de l'éternel, l'incompréhension qui do-



mine n'ouvre guère de champ à nos curiosités. L'érudition de l'historien, les analyses de l'homme politique et du diplomate viennent éclairer des situations, des attitudes, mais l'ensemble demeure froid, comme prisonnier d'un protocole et, je dirais, trop étalé pour l'intérêt du propos. Ce qui ne m'a pas empêché d'accompagner jusqu'au bout des voyageurs bien vaniteux au départ, tout autant piteux au retour.

De la Chine des empereurs à l'espace chinois

Toujours planté en Chine, mon objectif emprunte maintenant un autre regard, à travers un texte très différent, tout à fait personnel, qu'aucune couleur nationale ou officielle ne déforme, la relation du voyage audacieux d'une journaliste suisse dans les terres intouchées de l'Asie centrale en 1935, *Oasis interdites*, d'Ella Maillart (Voyageurs Payot, 1989).

Voici, à l'inverse du précédent, un récit intimiste d'une aventure individuelle dont les motifs profonds nous échappent. Quel besoin pressant peut en effet pousser une jeune femme sur les routes les plus dangereuses de la Chine intérieure en pleine guerre civile ? Pour Ella Maillart, il s'agit d'un périple exaltant qu'elle désire d'abord accomplir seule, n'acceptant son compagnon Peter Fleming, correspondant du *Times* anglais, que parce qu'il est impossible autrement.

L'expédition durera huit mois au cours desquels les jours s'étirent comme une initiation, au cœur de la solitude, de l'aridité, du corps à corps avec une nature pauvre, austère, décapante. Avec Ella Maillart, j'ai marché le désert, les éboulis de roches, je me suis balancée à l'amble des mules ou des chameaux, égrenant les heures j'ai basculé aux passages à gué boueux aux dégels des matins, j'ai goûté la tsamba, boulette de beurre et de farine d'orge grillée mouillée de thé brûlant, ultime délice des jours sans oasis, j'ai dormi dans la nuit des caravanes, pleine de braiements et du vacarme des chameaux qui blatèrent, j'ai souffert d'abandonner l'animal malade ou boiteux. J'ai aussi béni l'accueil et le courage et la tolérance.

Tout ce temps cependant, la question du sens de l'aventure m'habitait. Ella Maillart s'interrogera aussi sur le sens de sa démarche à un moment de grand péril — entre Kachgar et Tashkourgan, aux frontières de la Chine, de l'Inde, de l'Afghanistan et de la Russie, sur le chemin de Gilgit, dernière étape avant les Indes — sans vraiment y répondre. « (...) ce qui importe, c'est moi, qui vis au centre du monde. Ce moi qui n'a pas encore eu le temps d'accomplir quelque chose de valable, quelque chose qui me prolonge, me sauve du néant et satisfasse — ne serait-ce que petitement — à ce goût de l'éternel qui m'habite.

« (...) je me demande ce qui me pousse vers les quatre coins du monde ? (...) Est-ce que je ne fais que dresser des difficultés devant moi pour avoir le plaisir de les surmonter ? » (p. 210)

Nous n'aurons probablement plus la chance de voir avec des yeux aussi neufs, attentifs et enthousiastes ce chemin de Pékin au Cachemire à travers les oasis interdites du Sinkiang, que nous parcourons avec Ella Maillart dans le dénuement presque total d'une expédition dont ceux qui en eurent vent ne

croyaient pas la voir revenir. Je conserve de son récit des impressions fortes, des images denses qui ressortent d'une relation par moments aussi aride que les terres traversées, et qui continuent de m'imprégner. Je ne peux m'empêcher de trouver à ce voyage un petit côté égoïste, mais *Oasis interdites*, dans sa simplicité, atteint une sorte de grandeur*.

L'Eden utopique

Le modèle des récits de voyage, je l'ai gardé pour la fin. C'est en effet avec *La mort en Arabie* de Thorkild Hansen (Actes Sud, 1988) que j'ai goûté ma plus belle expérience, la plus durable. Avec ses protagonistes, j'ai voyagé évidemment dans le temps et dans l'espace, mais surtout l'espace intérieur, dans le tumulte des sentiments, le secret des destinées.

Sous-titré : *Une expédition danoise 1761-1767*, voici le récit d'une aventure impossible qui est drame de tous les instants pour les six élus de la fatalité qui l'entreprirent. Un seul en reviendra, incarnant le prototype même de l'homme accompli par son destin. Et nous devons à la plume de Thorkild Hansen, magistralement traduit par Raymond Albeck, de vivre l'expérience inoubliable que Carsten Niebuhr et ses compagnons ont vécu au cœur même de la confusion des passions qui les guidaient et les divisaient. Car tous les éléments du drame qui va se jouer pendant les sept années que durera le voyage sont en place dès le départ, subtilement mis en lumière par un romancier génial, qui suit les pistes les plus intimes à travers les textes et les illustrations qui nous sont parvenus. Féroces rivalités scientifiques, préjugés de classe, antagonismes nationaux, conflits de personnalités, rien n'a manqué ; on aurait voulu saborder sciemment l'entreprise qu'on n'aurait pu mieux assortir ces êtres destinés à vivre les uns sur les autres pendant des années !

Le projet et les acteurs

Il s'agissait au départ, pour la cour du Danemark, de lancer une expédition prestigieuse à la gloire du pays. Celle-ci avait pour but de contribuer aux « progrès de la Science » et de permettre « une interprétation plus exacte des Saintes Écritures », par l'exploration de cette partie encore inconnue de la presqu'île d'Arabie, l'« Arabie Heureuse », ainsi dénommée par Alexandre. La séduction du terme est si grande que tout au long du voyage chacun s'exercera à comprendre sa signification, là se trouvant le sens profond de sa propre quête.

Six hommes partent. Peter Forsskal est le scientifique le plus brillant de l'expédition, biologiste, zoologue, physicien, philosophe ; d'une curiosité insatiable, et d'une ambition sans limites pour la science... et lui qui la servait.

Frédéric Christian von Haven, philologue, est le responsable danois du groupe, dont le rôle s'ameusera au rythme des querelles avec son brillant compagnon et de son incapacité à faire face aux difficultés du voyage ; le preuve, bientôt faite, de sa paresse et de son manque d'initiative lui attireront, outre les foudres de l'administration danoise, le mépris puis l'indifférence de ses compagnons. C'est lui qui mourra le premier, atteint comme tous d'une maladie

inconnue que l'on ne savait ni dépister ni soigner, la malaria.

Le troisième scientifique en importance, Carsten Niebuhr, l'arpenteur-astronome, je laisse à la plume de Hansen de le présenter comme il se voyait sans doute, comme le voyaient certainement ses vaniteux compagnons. « Rien. Carsten Niebuhr n'était rien. Ni professeur. Ni docteur. Ni fils de pasteur. (...) Les Niebuhr étaient une lignée de paysans libres, gens industriels et de petite condition, avec des étalles affaissées au milieu des brouillards d'hiver qui montent de la mer, des femmes édentées et des enfants qui toussent. On ne se demandait pas chez eux comment pouvait être l'Arabie Heureuse. On avait à surveiller les bêtes dans les polders. » (p. 39)

Le médecin Christian Carl Kramer, le consciencieux dessinateur Georg Wilhelm Baurenfeind — dont les nombreux croquis de plantes et de scènes de voyage parlent encore — et le serviteur suédois Berggren complètent l'équipe.

Vingt mois après Copenhague

Les voici donc campés, de main de maître faut-il le dire, tout le récit bénéficiant de la qualité de réflexion et de la sensibilité d'analyse d'un grand écrivain. Certains occupés sérieusement par leurs recherches, les autres d'eux-mêmes, de leur prestige, ils débarquent, après Alexandrie, Le Caire, Suez, en Arabie Heureuse. Déjà Forsskal, infatigable, a collectionné animaux marins et plantes en nombre incalculable, a entrepris la description de ses trouvailles : deux traités en juin 1762. Déjà Niebuhr a joué de son astrolabe, infatigable lui aussi, imperturbable. « (...) Il y a toutefois quelque chose d'émouvant dans le spectacle de notre astronome : plein de gravité, il s'affaire à ses instruments dans le vacarme des matelots, tandis qu'un peu plus loin les navires anglais demeurent immobiles sur la mer calme. Si le monde subsiste encore, l'une des causes en est peut-être qu'il se présente toujours dans les moments les plus dramatiques quelqu'un qui dirige impassiblement ses regards d'un autre côté. » (p. 93)

Descendus sur le sol d'Arabie, aucun d'eux ne sait que des joies et des peines extrêmes les y attendent, que la maladie les touchera les uns après les autres, la mort n'en épargnant qu'un seul comme pour laisser au moins un témoin de leur entreprise téméraire. Ce témoin, Hansen, et nous lui devons tout. C'est à la patience, à l'obstination, au sens des réalités, au respect des hommes de ce paysan de la Frise transformé en héros par la force des choses que l'histoire de l'expédition, connue maintenant sous le nom d'expédition Carsten Niebuhr, doit d'avoir survécu. Niebuhr prendra sur lui d'accomplir les tâches du philologue défaillant, de sauvegarder le travail de titan du naturaliste foudroyé, et d'acheminer vers Copenhague textes, manuscrits précieux, herbiers et collections dans les meilleures conditions. Et pendant tout ce temps, ce travailleur acharné prendra ses mesures, posera ses jalons, dessinera itinéraires et cartes. Ces relevés et ces mesures feront plus tard l'admiration des savants, mais ils témoignent, ils sont la trace même de l'expédition, celle que l'auteur suit pas à pas, y exploitant tous les éléments d'une récréation romanesque fabuleuse.

Seul désormais, remis de la malaria — il ne le fut cependant jamais complètement — Niebuhr décide de revenir en Europe comme prévu, par la route continentale, se considérant toujours tenu de respecter la mission de départ. Un tel sens de l'honneur au travail, des responsabilités assumées, une telle constance et si peu de vanité, d'ambition personnelle est admirable. En soi. Dans l'absolu. Heureusement, car... de cette immense dépense d'énergie, de labeur pour la science et la gloire, il n'est à peu près rien resté. Les immenses collections de Peter Forsskal n'ont, pour une part, jamais atteint Copenhague. Ce qui y est parvenu a été ignoré des conservateurs des musées ou des institutions scientifiques qui les reçurent. Ouvertes après des années, les boîtes qui les contenaient n'abritaient plus que les rares spécimens inaltérables, le reste avait séché ou pourri. La première édition de l'herbier de Forsskal, confiée par Niebuhr à un éditeur dont il ignorait l'incompétence, a dénaturé ses découvertes ; quand on les évalua correctement, elles étaient dépassées : c'était en 1950 !

Niebuhr, encore lui, s'endettera pour faire éditer les travaux de Baurenfeind, une réussite cette fois. Son propre journal, ce précieux témoignage, il n'en fera publier que les deux premiers volumes, renonçant à la suite faute d'argent ; le troisième sera édité en 1837, bien après sa mort (1815).

D'un paradoxe à l'autre

L'expédition danoise ne se conçoit pas sans Niebuhr et l'on sent la fascination de Thorkild Hansen pour ce personnage, cet anti-héros condamné à l'héroïsme. Ce n'est pas le seul paradoxe de l'aventure mis en lumière par notre guide. Hansen semble en effet s'interroger sur le sens de l'appellation « Arabie Heureuse » demeuré mystérieux aux membres de l'expédition. Il note que plus on avance dans le journal de Niebuhr moins ce dernier utilise l'expression, ne parlant plus que du Yemen. Délicatesse devant le sort de ses compagnons ? Prescience de la réalité ? En fait, il n'y aurait jamais eu d'Arabie Heureuse. Yemen aurait à la fois le sens de la droite... et du bonheur en arabe, et comme les Arabes s'orientent (justement) en fonction de l'Orient, l'Arabie du sud étant à droite reçut le nom de Yemen. Ce qui ne la prédestinait pas plus au bonheur qu'ailleurs au monde !

Belle conclusion pour un immense marché de dupes, mais quelle lecture extraordinaire ! ■

par Blanche Beaulieu

* Erreur ? négligence ? pas une note de fin de volume dans ce « Voyageurs Payot » qui corresponde aux indications données dans le texte. Impardonnable !

Alain Peyrefitte, *L'empire immobile ou le choc des mondes*, Fayard, 1989 ; Ella Maillart, *Oasis interdites*, Voyageurs Payot, 1989 ; Thorkild Hansen, *La mort en Arabie*, Actes Sud, 1988.